



EMANUEL SCHÄUBLIN

a étudié la langue et la littérature arabe à Genève et a obtenu un doctorat en anthropologie à Oxford. Il a enseigné l'anthropologie à l'Université de Zurich et travaille aujourd'hui au Center for Security Studies de l'ETH Zurich. Il y conseille des médiateurs et des médiatrices dans la gestion des différentes visions du monde dans les conflits. Pour sa thèse, il a passé douze mois en Palestine et a étudié comment l'argent et la pauvreté étaient appréhendés dans l'islam. Pour sa publication « Islam in face-to-face interaction : direct zakat giving in Nablus (Palestine) », il a reçu en 2020 le Prix de la Relève or de l'ASSH qui distingue des articles d'excellente qualité en sciences sociales et humaines.

« ON EST LONGUEMENT OBSERVÉ AVANT QUE LE SOUPÇON D'ESPIONNAGE SE DISSIPE »

Auteure : Alexandra von Ascheraden

La recherche ethnographique d'Emanuel Schäublin sur l'attitude à l'égard de l'argent et de la pauvreté en islam a reçu un prix de l'Académie suisse des sciences humaines et sociales. Dans son quotidien en Suisse, il fait sans cesse des parallèles avec les modèles de comportement qu'il a observés dans le monde arabe.

L'Académie suisse des sciences humaines et sociales (ASSH) coordonne, encourage et représente la recherche en sciences humaines et sociales en Suisse. Avec quelque 30'000 chercheurs et chercheuses, elle forme l'un des plus grands réseaux scientifiques du pays. Elle regroupe 61 sociétés spécialisées et plus de 20 commissions et curatoriums. L'ASSH soutient sept entreprises qui exploitent d'importantes banques de données pour la recherche et l'enseignement. Dans des études et des rapports, l'ASSH offre une analyse et une réflexion sur la position des sciences humaines et sociales dans le système scientifique et dans la société. Elle fait bénéficier le débat public de leurs savoirs sur des thèmes importants.

L'anthropologue européen qui effectue des recherches de terrain dans des villes arabes doit parfois supporter des regards soupçonneux, boire beaucoup de thé et de café et se laisser patiemment « cuisiner ». Il faut du temps pour dissiper le soupçon que l'on pourrait être un espion. D'un autre côté, pendant les trois années passées dans différents pays arabes, j'ai toujours été subjugué par l'humour et l'hospitalité des gens. Quand j'ai emmené plus tard ma petite fille à Naplouse (Palestine), la méfiance a encore diminué. Elle était très à l'aise entre les marchés et les mosquées.

J'ai flirté pendant un moment avec l'idée d'étudier le grec. Et finalement cela a été l'arabe, également une très vieille langue, mais qui est encore parlée aujourd'hui. Après mon diplôme, je me voyais déjà disparaître dans une bibliothèque pour analyser des manuscrits arabes inconnus. Un poste s'est présenté de façon inattendue à Genève. Le Graduate Institute cherchait quelqu'un connaissant l'arabe pour analyser les conséquences négatives de la lutte contre le terrorisme sur des organisations caritatives islamiques locales se réclamant de la zakat. Ce travail m'a mené à l'anthropologie.

Pour ma thèse, j'ai étudié l'aumône islamique à Naplouse. Tous les musulmans et toutes les musulmanes ont l'obligation de donner une partie de leurs biens aux nécessiteux et nécessiteuses, c'est la zakat. La pauvreté est activement dissimulée. Les donateurs et donatrices tentent de respecter la dignité de ceux et celles qui reçoivent en faisant preuve de discrétion. Il est constamment fait référence à Dieu comme source de toutes les richesses. Cela permet de dépasser le paradoxe qui veut que tous les hommes soient égaux, bien qu'ils vivent dans des conditions matérielles différentes.

J'ai aussi pu publier en arabe une partie de mes recherches sur le contexte politique dans lequel

les institutions basées sur la zakat travaillent. J'estime qu'il est important que les résultats des recherches ne paraissent pas seulement dans des publications spécialisées occidentales, mais également là où elles ont été effectuées. La mise à disposition de ces connaissances peut avoir un effet de démocratisation là où la vie publique est marquée par des structures autoritaires. Les connaissances scientifiques peuvent de plus permettre l'émergence d'un débat public politique qui dépasse les frontières nationales.

Après mon retour en Suisse, j'ai enseigné l'anthropologie sociale à l'Université de Zurich. Ici, j'ai constaté d'étonnants parallèles avec la vie quotidienne dans le monde arabe marqué par l'islam. Dans la religion musulmane, on a l'obligation si nécessaire de réprimander moralement son voisin. En Suisse, une telle obligation semble aussi se manifester au moyen de billets anonymes dans les buanderies des immeubles. Et la bourgeoisie de Berne ne se différencie pas tellement des structures tribales de la ville de Khan Younès dans la Bande de Gaza.

Dans mon actuelle fonction à l'ETH Zurich, je coordonne une formation pour des médiateurs dans des conflits où des visions du monde différentes provoquent des blocages. Ensemble, nous discutons de méthodes et d'interventions qui produisent des résultats constructifs. Des visions du monde différentes peuvent polariser les sociétés. Qu'il s'agisse de visions différentes en matière de système politique équitable ou d'avis divergents concernant le corps humain et la vie, par exemple dans le domaine de l'avortement ou des rôles associés au genre. Les visions du monde sont liées à la communication et à l'interaction. C'est ici que nous intervenons.